

Mademoiselle  
Papillon

Alia Cardyn

# Mademoiselle Papillon



*Ce roman est une œuvre de fiction. L'histoire, les personnages et leur vécu ainsi que les événements sont soit fictifs soit utilisés de manière fictive. Le récit, bien que portant pour partie sur une personne ayant existé (notamment Mlle Papillon), ne doit pas être considéré comme une biographie. Il n'est que l'interprétation par l'auteur de faits qui lui ont été rapportés ou le fruit de son imagination.*

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2020  
© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0472-4  
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)  
[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Il existe des femmes qui regardent le monde tel qu'il est, écoutent l'autre à l'endroit précis où il se trouve et font émerger la beauté encore contenue.*

*Il existe des femmes qui donnent avec joie leur vie, leur temps, leur lumière, des femmes qui croient profondément en un monde meilleur et le suscitent partout où elles passent.*

*À ces femmes, petites et grandes, à Thérèse Papillon, Heidelise Als et toutes les Gabrielle qui nous font le cadeau d'exister.*

## PROLOGUE

— Un vingt-cinq arrive ! Qui prend ?

Cette phrase, nous la redoutons toutes. La sage-femme de la maternité attend une réponse, le doigt prêt à appuyer sur le bouton de l'ascenseur pour repartir vers la salle d'accouchement. L'étage est divisé en plusieurs chambres communes. Depuis le seuil de la salle 79, ma salle, j'aperçois les autres infirmières, affairées sur une couveuse, à s'occuper d'un entrant. La journée a été longue. Une nouvelle loi des séries, comme on les appelle ici, dans le plus grand service de néonatalogie intensive de la ville. Dès que deux cas similaires sont admis, nous les craignons. Aujourd'hui, c'est l'une

des pires séries, celle des vingt-cinq semaines.

— Garçon ou fille ?

Ce n'est pas une question anodine. Ce n'est pas la même question que celle formulée avec impatience à l'annonce d'une grossesse. Ici, on veut savoir parce que le sexe est un facteur important. Les filles tiennent mieux que les garçons. Les bébés noirs tiennent mieux que les bébés blancs. Placez un prématuré blanc à côté d'une prématurée noire et la différence sera le plus souvent majeure. Soudain, les lois de la nature privilégient le sexe faible, la couleur de peau qui a subi tant d'injustices. C'est une tendance, bien sûr, qui souffre ses exceptions. Les années d'expérience nous prodiguent une connaissance qui ne se trouve dans aucun livre. Un savoir qui ne sera jamais énoncé à haute voix,

surtout devant les parents d'un petit garçon blanc.

— Un garçon. Blanc, ajoute l'infirmière en baissant les yeux.

— Je prends, dis-je à contrecœur.

Je regarde la porte de l'ascenseur s'ouvrir et se refermer, laissant passer un flot de passagers. Je dois avancer avec la couveuse de transport, appuyer sur le bouton du premier étage et, une fois en bas, longer le couloir jusqu'à la salle d'accouchement. Je dois faire tout cela mais je n'en ai pas la force. Mon corps pourrait encore tenir la nuit mais le mental sature. Je veux prendre cet ascenseur mais sans la couveuse de transport. Je ne veux pas descendre au premier étage mais au sous-sol où est garée ma vieille voiture. Je veux mettre la musique à fond, me poser les mêmes questions que tous ceux

qui ne sont pas ici, à palper cette limite permanente entre la vie et la mort. Je veux m'interroger sur la couleur de la robe que je vais mettre, pas sur la meilleure veine à piquer sur un bébé dont l'avenir est incertain.

— La mère est à combien ?

— On est tout proche. Gabrielle, je dois y retourner. Ils ont besoin de moi. J'ai appelé un néonatalogue en renfort, en plus de celui qui est de garde, préciset-elle en entrant dans l'ascenseur.

Sur le rectangle inoccupé de la salle 79, une stagiaire place une cinquième couveuse. J'essaie de ne pas penser aux prochaines minutes. À cette vie entre nos mains, dépendante de la précision de nos gestes. De notre performance. D'une fulgurance. De la chance aussi. Je regarde les mamans autour de moi. C'est l'heure de pointe.



Elles sont toutes les quatre présentes aux côtés de leur bébé.

Je m'empare de la couveuse de transport, je longe le couloir et appelle l'ascenseur. Puis, tel un automate, j'enchaîne ces gestes mille fois répétés. Je place la couveuse à gauche, contre le miroir, toujours là, sorte de superstition, j'appuie sur le bouton et je ferme les yeux. Dans quelques minutes, ce sera un luxe que je ne pourrai plus m'accorder. Je pense à mon lac. À nos chalets côte à côte. Le mien et celui du nouveau venu. J'essaie de rester un instant près de l'eau avant que la porte ne s'ouvre sur un autre défi.

— Salut Gaby, me lance une sage-femme. Le vingt-cinq est dans la salle 3.

J'acquiesce et poursuis mon chemin. Dans la salle d'accouchement, la tension est palpable. Médecins et

infirmières sont nombreux à s'activer. La mère est en larmes mais personne ne s'en occupe. Lorsque les risques sont élevés, les forces se concentrent sur celui à sauver et la mère va bien. Physiquement au moins.

Je m'approche d'elle pour me présenter.

— Bonjour madame, je suis Gabrielle. Je suis une infirmière du service de néonatalogie.

Une nouvelle contraction arrive alors je m'interromps. Ils crient *Allez-y madame, nous y sommes presque ! Poussez ! On va arriver !* Habituellement, ils disent aussi *Vous tiendrez bientôt votre enfant dans vos bras*, mais jamais aux accouchements auxquels j'assiste.

La contraction s'achève, la mère revient à moi.

— C'est moi qui vais emporter votre

bébé pour que nous nous occupions bien de lui.

J'ai posé une main sur son épaule. Ses larmes coulent de plus belle. Une contraction. Ils crient. Elle pousse puis revient à moi.

— Vous faites du bon travail. Vous allez y arriver et puis nous prendrons le relais. Toute l'équipe est prête à accueillir votre bébé.

Je la rassure comme je peux, malgré les questions que cet accouchement suscite déjà, ces inconnues qui se manifesteront avec la brutalité du réel, chaque réponse nous rapprochant de la mort ou de la vie.

— Merci, murmure-t-elle. Il s'appelle Louis.

— Louis.

Je répète le prénom pour lui montrer qu'il compte pour moi. Ce ne sera pas

un bébé comme les autres. Ce sera Louis.

— C'est un joli prénom.

Je me demande si ce genre de remarque est bénéfique. Cette question rejoint les autres interrogations qui ponctuent mon quotidien. Dois-je sourire ? Dire la vérité ou me taire ? Poser une main sur son épaule ou m'abstenir ? Soudain un cri, celui de mon prochain patient. Il est minuscule. On ne s'habitue jamais.

Avant même que la mère ait pu l'apercevoir, nous l'emportons dans la salle attenante. Chacun connaît son rôle. On emballe le bébé dans un sac en plastique, sorte de seconde peau pour conserver chaleur et humidité, on le coiffe d'un bonnet, on place sur sa peau sensible le capteur de saturation,

on gonfle ce qui peut l'être dans ses poumons.

Le pédiatre me tend Louis pour que je le place dans la couveuse. Ma gorge se serre. Il est si léger.

— Quarante-cinq secondes ! lance le médecin avec autorité.

C'est ce dont nous disposons dans la chambre de la maman. Ce temps est le produit d'un calcul savant dont seul le médecin a le secret. Il a exploité les données dont il dispose : le poids du bébé, la taille de ses veines, sa réactivité, son âge gestationnel et sa propre intuition. Quelle que soit l'issue, ce moment comptera. Quarante-cinq secondes, dehors ce n'est rien, ici c'est tout.

— Louis vient voir sa maman avant de monter, dis-je en entrant dans la salle.